

RECHERCHES

SUR LA DURÉE

DE LA GROSSESSE,

ET LE TERME

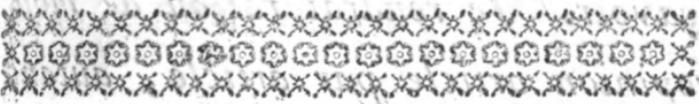
DE L'ACCOUCHEMENT,

*par m. Barbeau Du Bourg,
Doct. rég. de la Fac. de méd. de P.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXV.



P R É F A C E.

ON a tant disputé sur cette matière depuis deux ans, que les écrits de part & d'autre formeroient presque une Bibliothèque; mais quelques-uns des Contendans ayant moins cherché à éclaircir la question, qu'à confondre leurs Adversaires, il semble qu'on soit plus enfoncé que jamais dans le labyrinthe, tandis qu'il n'y a qu'à suivre un fil pour s'en tirer. J'y procéderai donc avec la plus grande simplicité. J'exposerai naïvement le peu que je crois

17
sçavoir. Je rendrai raison de mon
vopinion article par article, autant
qu'il en sera besoin, sans dissimuler les
objections qu'elle peut souffrir. Je
ne pourrai me dispenser de faire
quelques sorties sur ceux qui ont
cherché à brouiller un fil si précieux
à mon gré (a); mais ce ne sera que

[a] M. Bouvart, vous ne respectez rien, vous n'épar-
gnez pas plus les femmes que les hommes, pas plus vos con-
freres que les étrangers, pas plus les anciens que les mo-
dernes, pas plus des compagnies, des Nations entieres que
de simples Particuliers. Selon vous, Aristote & Galien son-
de vieilles Idoles qu'encensoit la crédulité publique (2^e. consult.
p. 66.) Pline le pere de l'erreur & du mensonge (p. 17).
Avicenne un mauvais Auteur (p. 31) Schenckius un Doct^r
extravagant (p. 25) un imbecille (p. 124) Trincavel un ver-
biageur (p. 30) Averrhoës est indigne de toute considération,
(p. 66.) Riolan ne comprend pas la force de termes de l'un
& regard de les contes ridicules de l'autre comme des vérités dé-
montrées (p. 31.); Sennert entend mal les Auteurs qu'il cite

Dans des Notes détachées, afin qu'on

(p. 32) Dulaurens ne fait que répéter des mensonges, (p. 37) Quantité d'autres Ecrivains fort renommés, ne sont que des phantômes & des simulacres, (p. 36) peut-on rien tirer de clair de ce que dit M. Senac? (p. 41); peut-être auriez-vous eu des égards pour M. Bertin, mais, (p. 43) il s'est oublié au point de falsifier un texte (p. 20), M. Petit fait rompre l'étoffe à force de la tirer mal adroitement pour l'étendre (p. 113) la faculté de Giessen prononce sans raison, (p. 33) la décision de la faculté de Leipfick a plus d'un vice (p. 34), vous ne regardez Fr. Sylvius que comme un bon Hollandois (p. 39), vous admirez ironiquement la simplicité nationale de M. Heister (p. 62), l'infailibilité de la docte matrone Madame Reffain (p. 57), le zèle édifiant de M. Pannenc (p. 55), vous déplorez la folie de M. le Bas (p. 93) le délire & la déraison de tous ceux qui admettent la possibilité des grossesses prolongées (p. 102).

Ce torrent d'invectives, tout impétueux qu'il est, ne m'arrêtera pas. J'exposerai ingénument mon sentiment sur la matière en question, je vous dirai franchement vos vérités, je ne chargerai point votre portrait, on doit la justice à tout le monde, mais c'est tout ce que l'on vous doit; les moindres ménagemens vis-à-vis d'un homme tel que vous, sachant qu'il n'en mérite point, il les imputerait à faiblesse, & Dieu fait comme il en abuseroit. Comment avez-vous répondu (p. 101), à l'honnêteté de M. Petit? & si vous traitez ainsi le bois vert, comment traiterez-vous le bois sec? à moins

puisse, si on veut, s'épargner la
peine de les lire.

que ma médiocrité ne me serve de sauve-garde; ce seroit
véritablement me faire trop d'honneur, que de me confon-
dre dans votre colère avec tant de grands hommes.



RECHERCHES



RECHERCHES

SUR LA DURÉE DE LA GROSSESSE,

ET

LE TERME DE L'ACCOUCHEMENT.

PROBLÈME A RÉSOUDRE.

SUFFIT - IL de s'informer
quand une femme est accou-
chée, pour sçavoir certaine-
ment depuis quand elle étoit grosse?

L'un ne peut se déduire de l'autre
avec certitude, que par le moyen

A

2 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
d'une profonde connoissance des
loix physiques, ou par le moyen
d'une longue suite d'observations
exactes de faits clairs & précis.

Je rechercherai donc, 1°. si l'on
peut obtenir ici une véritable dé-
monstration par la voie du raison-
nement. 2°. Si l'on peut obtenir une
pleine conviction par la voie des
observations. 3°. Pour ne rien né-
gliger dans une matiere si intéres-
sante, je rechercherai, s'il est possible,
de tirer, soit de l'analogie des diffé-
rens corps organisés, soit des prin-
cipes du Droit Civil, & des opi-
nions des Jurisconsultes, ou de telle
autre source que ce soit, des pré-
sompions assez fortes pour qu'on
doive les regarder comme des es-
pèces de preuves indirectes.

PREMIERE PARTIE.

Recherche des raisons physiques.

I. **D**EU X jeunes personnes se sont unies au vœu de la Nature & de la Religion ; leur mariage est consommé, un nouvel Etre semblable à eux va être produit dans le sein de la femme, & de-là au grand jour ; mais cette œuvre merveilleuse n'est pas portée tout-à-coup à sa perfection ; les diverses parties, les divers organes de la nouvelle créature se formeront successivement ; & depuis l'instant de la conception jusqu'à l'âge de la puberté, ce ne sera, pour ainsi dire, qu'une génération continuée.

II. Toutes les parties organiques

A ij

4 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
du corps humain peuvent être distinguées en plusieurs ordres, ou classes différentes, à raison de la diversité de leurs fonctions. Les unes sont essentielles à la vie, qui en dépend immédiatement & ne peut subsister un moment sans elles ; les autres sont relatives, ou aux divers besoins de l'individu & au maintien de sa santé, ou à la propagation de l'espèce.

III. Le principal organe de la vie n'est, dans son origine, qu'un point palpitant (A) où s'est allumée une étincelle vive & féconde, qui le fait d'abord entrer en action, & donne par lui l'activité à tout le reste. •

IV. Ce point animé se fait bientôt reconnoître pour ce qu'il est en

(A) *Punctum saliens*, c'est l'expression d'Harvey, notre premier & plus grand Maître en ce genre de recherches.

effet , c'est-à-dire , pour le cœur , mais qui se forme , pour ainsi dire , à deux tems , parce que son importante fonction doit s'exécuter de deux manieres bien différentes dans l'un & l'autre état de la vie humaine.

V. La vie du fœtus n'est point ce que sera la vie de l'homme : ce n'est qu'une vie précaire , une vie de parasite , qui s'exerce avec un appareil de viscères assez différent & moindre à tous égards. Le fœtus a besoin d'un cœur très-simple , à une seule cavité , ou avec une communication fort libre entre les deux chambres que la sagesse du Créateur y prépare à l'avance.

VI. Mais lorsque , se dépouillant de ses premières enveloppes , le fœtus acquiert un nouvel état , une vie indépendante , qu'il devient homme en un mot , un autre ordre de circula-

6 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
tion s'établit en lui , & il faut que son cœur se double en quelque sorte , ou se partage en deux cavités tellement distinctes , qu'elles ne puissent plus communiquer que par l'entremise de l'organe de la respiration jusqu'alors oisif.

VII. Il ne faut pas croire cependant que le cœur soit l'unique organe essentiel de la vie ; il en est d'autres qui exercent concurremment avec lui des fonctions vraiment vitales ; mais les uns dans le fœtus seulement, les autres seulement dans l'homme ; le cœur seul s'étend à tout , sans successeur comme sans précurseur , il est le premier vivant & le dernier mourant.

VIII. Les parties vitales propres au fœtus , telles que les vaisseaux ombilicaux & le canal artériel , se forment presque en même-tems que le cœur , mais pour une durée beau-

coup moindre. Inutiles à l'homme après la naissance, ces parties s'oblitérent insensiblement, & deviennent bientôt incapables d'aucunes fonctions.

IX. Le poumon au contraire, essentiel à la vie de l'homme, mais de nul usage dans le fœtus, n'entre en fonction qu'au moment de la naissance; aussi se forme-t-il moins rapidement que les organes dont nous venons de parler, à l'action desquels il doit succéder.

X. Les parties destinées aux autres fonctions (B), soit naturelles, ou animales, se forment à peu-près dans l'ordre de leurs services respectifs.

1°. Le thymus & les capsules atrabillaires, principalement, pour ne pas

(B) Les Physiologistes distinguent trois sortes de fonctions dans le corps humain, les fonctions vitales, les fonctions naturelles, & les fonctions animales.

8 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
dire uniquement destinées à l'usage
du fœtus, se forment promptement,
& passent de même, se réduisant
presqu'à rien peu de tems après la
naissance.

2°. Le cerveau & les organes des
sens, l'estomac & les intestins, le
foye, les reins, &c. commencent
d'assez bonne heure, se dévelopent
& se perfectionnent lentement; les
bras, les jambes plus lentement en-
core; les dents à peine germées dans
le fœtus, poussent les unes après les
autres dans la bouche de l'enfant, à
mesure que ses besoins augmentent.

3°. Enfin les parties de la géné-
ration dont on reconnoît seulement
la première esquisse dans le fœtus,
arrivent toutes les dernières à leur
perfection au bout de quelques an-
nées: la sortie de la barbe en est le
signal au menton des hommes, &
l'arrondissement des mammelles à la
poitrine des femmes.

XI. Le cœur & le poumon , chacun avec ses dépendances , étant les deux organes vitaux dans l'homme , tant qu'ils ne sont point en état d'agir de concert , la naissance ne peut avoir lieu , ou ne seroit qu'un avortement : naître & mourir seroient une seule & même chose pour un fœtus si peu avancé.

XII. Dès que le poumon est assez formé pour entrer en action , & imprimer au cœur une direction nouvelle ; peu importe que les autres parties ayent fait plus ou moins de progrès (C) , le fœtus a acquis une

(C) On voit tous les jours des enfans qui meurent en naissant , quoiqu'ils paroissent d'une grosseur & d'une force ordinaire , ou plus qu'ordinaire , & que leurs membres soient bien conformés , bien proportionnés ; & on en voit d'autres qui vivent & s'élevent à merveille , quoique nés plus petits , plus foibles que l'ordinaire , & avec quelques parties mal conformées , ou disproportionnées , parce que les poumons de ceux-ci sont bien constitués , & qu'ils ne le sont pas dans ceux-là.

ro *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
maturité suffisante, & n'attend plus
que le contact de l'air pour passer à
l'état d'homme : Il peut naître &
vivre.

XIII. Lorsque les parties vitales
appropriées au fœtus ne sont plus en
état d'exercer librement leurs fonc-
tions, ou que la place qu'il occupe
n'est plus tenable pour lui, ou que
la source d'où il tire ses fucs nour-
riciers est tarie, il faut périr ou naître.

XIV. Du terme où l'on peut naître
& vivre, à celui où il faut naître
ou périr, il y a un intervalle (D)
qu'il ne m'appartient pas de mesurer,

(D) Quelques Ecrivains modernes n'ont pas
assez distingué ces deux termes pour admettre
aucun intervalle entr'eux, soit parce qu'ils y ont
fait trop peu d'attention, ou parce que trop attachés
à quelques hypothèses, ils n'y auroient pas
trouvé leur compte ; néanmoins ils ne sçauroient
nier que cette distinction ne soit puisée dans la
nature, & elle sera abondamment justifiée par tout
ce qui nous reste à dire.

ou le poumon reste dans l'inaction, ou la naissance toujours possible, sans être absolument nécessaire, sera avancée ou retardée (b) par des circonstances particulières; avec cette seule différence que si elle est trop

(b) M. Bouvart; on sçait, dites-vous, (p. 114) une très-grande quantité de causes qui peuvent avancer le tems de l'accouchement, mais on n'en connoît aucune qui puisse le retarder. Il faut avouer que tout le monde ne peut pas en sçavoir autant que M. Haller. C'est vous-même, Monsieur, qui m'en fournissez la citation (p. 74,) mais comme les Juifs nous conservent l'ancien Testament, qui est un Livre-scellé pour eux. *Postime*, dit M. Haller, que les parts parfaits de onze mois, de douze & même plus, sont très-rares, & que jamais on ne doit les admettre, à moins qu'on ne trouve une cause très-manifeste de retard dans une maladie de langueur que pourroit avoir la mere.

Maintenant donc, M. Bouvart, on vous accordera sans peine que lorsque le fruit est malade, par exemple, de la piquure d'un insecte, on le voit mûrir & se détacher long-tems avant les autres fruits du même arbre, (p. 118) parce que la piquure d'un insecte accélère le mouvement des liqueurs dans le fruit, & y excite une espèce de chaleur fébrile, enfin une vraie maladie aigue. Est-il possible que vous, Docteur en Médecine, ne sçachiez pas faire la différence entre une maladie aigue, & une maladie de langueur; que vous confondiez les effets de l'une & de l'autre, comme si vous n'en aviez jamais vû que du premier genre? Non, l'ignorance seroit trop grossiere, pour croire que ce soit ignorance pure.

12 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
prompte, la foiblesse de l'enfant le
rendra fort difficile à élever; & que
si elle est trop tardive, la situation
du fœtus deviendra incommode à
l'excès.

XV. Lorsque tout est disposé
pour le nouveau genre de vie, la
nouvelle manière d'exister que l'on
doit acquérir en passant d'un élément
dans l'autre, il faut encore une puis-
sance pour effectuer ce passage, &
une cause pour la mettre en action.

XVI. En vain chercheroit-on
cette puissance ailleurs que dans la
force contractive de la matrice (E),

(E) Hippocrate dit que *l'enfant cherchant
une nourriture plus abondante que celle qu'il a,
rompt à coups de pieds ses enveloppes, & délivré de
cette chaîne se montre au jour.* Cette explication
du mécanisme de l'Accouchement n'est pas
admissible; la rupture des enveloppes du fœtus
par ses trépignemens, est plus capable d'y nuire
que de l'avancer, outre qu'elle n'a pas toujours
lieu.

Et n'a-t-on pas tous les jours des exemples que
la matrice se délivre par ses seules forces d'un
enfant mort?

quoique diverses autres forces puissent souvent y concourir, & l'aider plus ou moins.

A l'égard de la cause déterminante, c'est tout ce qui peut occasionner l'irritation de la matrice. Qu'il me soit permis de m'étendre un peu ici, pour n'y rien laisser d'équivoque, ni rien qui sente l'hypothèse.

XVII. Les causes déterminantes de l'Accouchement sont de plusieurs sortes: naturelles ou accidentelles, constantes ou périodiques, propres à la femme seule, ou communes à toutes les femelles des animaux.

XVIII. Les causes naturelles, constantes & communes, dont je n'entreprendrai pas de faire ici une énumération complète, sont principalement de la part du fœtus son volume, son poids, sa situation & ses

14 *Recherches sur la durée de la Grossesse ;*
mouvements. Toutes ces causes d'ir-
ritation s'accroissent journellement ;
le fœtus en grossissant rétrécit son
espace, l'augmentation de son poids
lui fait faire une culebutte qui rend
sa posture plus gênante , sa pitance
diminue dans le tems où il a besoin
de plus d'alimens : ajoutons que l'u-
rine abondante, le meconium ac-
cumulé peuvent lui exciter des pi-
quemens , des tranchées ; il est
même vraisemblable que toute circu-
lation de liqueurs devient de plus en
plus difficile ; la mal-aise , le besoin ,
l'impatience le font trépigner ; &
cela vient à un tel point , qu'il n'est
plus possible à la matrice d'y résister ;
elle se contracte de toutes ses forces ,
jusqu'à ce qu'elle soit délivrée d'un
fardeau si importun.

XIX. Divers accidens extérieurs ,
comme coups , chutes , &c. peuvent
précipiter ce moment par l'extrême

•

& le terme de l'Accouchement. 15

irritation qu'ils causent à l'improvisite. Les maladies internes; au moins les maladies inflammatoires, sont capables du même effet; & même dans les femmes, les passions vives & fortes.

XX. Mais il est par rapport aux femmes, une cause d'irritation plus considérable qui leur est propre & périodique, qui seule occasionne la plûpart des fausses couches (F), & qui se joignant dans des tems réglés aux causes ordinaires, contribue le plus à déterminer par un surcroit efficace l'Accouchement naturel (G).

(F) Boerhaave, le grand Boerhaave a remarqué que toutes les fausses couches; presque sans exception, arrivent dans les tems périodiques qui répondent au flux menstruel, sur-tout à celui du troisième mois de la Grossesse; il compte qu'il s'en fait neuf de dix à ce terme.

(G) Écoutons M. de Buffon, le Public ne se lassera jamais de l'entendre. *Les animaux qui n'ont point de menstrues, mettent bas toujours au même*

16 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
ce mouvement périodique est celui
de la menstruation (H), fort diffé-
rent d'un sujet à l'autre, à raison de la
diversité des tempérammens, de la
maniere de vivre, &c. vif & impé-
tueux dans les unes, modéré, foible
même dans les autres, mais commun
à toutes, & plus ou moins sensible

*terme à très-peu près ; il n'y a jamais qu'une très-
légere variation dans la durée de la gestation ; on peut
donc soupçonner que cette variation, qui dans les
femmes est si grande, vient de l'action du sang qui se
fait sentir à toutes les périodes.*

(H) La Nature ayant destiné la femme à nourrir
presque sans interruption, ou un fœtus porté dans
ses flancs, ou un enfant pendant à ses mammelles,
lui a ménagé des ressources appropriées. Après
que le corps de la femme a pris tout son accroisse-
ment, il continue à se former plus de sucs qu'il
n'en consomme pour son entretien ; mais une espèce
de mouvement critique qui s'excite en elle, à peu-
près de mois en mois, la débarrasse d'un superflu
onéreux ; & lors même que ce superflu est appliqué
aux besoins de son nourrisson interne ou externe,
la crise menstruelle l'agite régulièrement d'une
maniere plus ou moins sensible.

dans

dans le tems même de la Grossesse (I). Si l'on y fait attention, il lutte de mois en mois contre l'obstacle qu'il rencontre (L), & l'en-

(I) Un embryon conçu aux approches des jours critiques est inmanquablement entraîné par le flux menstruel qui survient trop tôt pour lui. La conception tient d'autant mieux, qu'elle suit de plus près la cessation de l'écoulement des regles.

(L') Dufresne rapporte que Renée de Ville-neuve eut des douleurs pour accoucher le premier Novembre, & n'accoucha qu'à la fin de Décembre.

La Motte rapporte que Madame de *** sentit vers le neuvième mois les premières douleurs, & n'accoucha qu'au treizième d'un garçon beaucoup plus gros que ceux dont elle étoit accouchée auparavant au terme ordinaire.

Bodin raconte qu'une femme de Rouen sentit à neuf mois de grandes douleurs pour accoucher, & n'accoucha qu'à dix-huit mois d'un enfant vivant.

M Bertin assure que la même chose est arrivée à une Dame qu'il connoît.

Panthot, Médecin de Lyon, dit que Catherine Crepieu accoucha d'une fille, après l'avoir portée vingt-deux mois, & qu'elle eut les douleurs de l'enfantement aux 11, 13, 15, 18 & vingtième mois.

B

18 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
traîne, s'il est possible; enfin lors
même qu'il en rencontre d'insur-
montables, il renouvelle ses efforts
à chaque révolution menstruelle.

XXI. Récapitulons tout ceci,
l'objet est assez important.

L'Accouchement naturel peut
avoir lieu dans tout l'intervalle com-
pris entre le premier terme de la for-
mation de l'enfant, & le dernier
terme de la maturité du fœtus.

L'Accouchement est ordinairement
provoqué par le concours des causes
que nous avons appellées communes,
& constantes, avec celle que nous
avons appellée propre & péri-

Bartholin rapporte qu'une femme, à sa qua-
trième grossesse parvenue au terme de neuf mois,
eut des douleurs & fut deux jours entiers en travail;
que les douleurs se dissipèrent absolument, puis se
renouvellèrent après six semaines; & qu'enfin au
bout de cinq ans elle commença à rendre quelques
portions osseuses, par des abscesses qui se formerent
successivement à l'ombilic, &c.

dique. Dans les 1^{ers}. tems celle-ci y a sans doute la principale part, & celles-là réciproquement dans les derniers tems ; il peut même arriver, quoique rarement, que la cause périodique fasse tout elle-seule au premier terme, comme il peut arriver, mais plus rarement encore, qu'au dernier terme elle n'y entre pour rien. Enfin toutes ces diverses causes peuvent se combiner en tant de façons, & à tant de degrés différens, qu'on n'a peut-être jamais vu deux cas de suite parfaitement semblables.

XXII. Après avoir considéré les différentes périodes de la formation de l'homme, & l'ordre dans lequel elles se succèdent, il reste à supputer les tems que la Nature emploie à les parcourir, s'il est possible de suivre sa marche d'assez près pour cela. (M)

(M) Si l'on nous amenoit des terres australes

XXIII. Quelques progrès que la Physique ait pu faire de nos jours, elle paroît encore bien éloignée de voir les effets dans leurs causes ; & il faut être fort au-dessus ou fort au-dessous du commun des Philosophes & des Médecins pour oser dire à la Nature : vous irez jusques-là, & vous ne passerez pas outre. (c)

quelque nouvelle espèce d'animal, on pourroit défier hardiment les plus habiles Physiciens & Médecins, de déduire des loix connues de la Physique, combien de jours ou de mois la femelle doit porter ses petits. Je doute qu'aucun eût la présomption d'en entreprendre le calcul, ou en tout cas je suis sur qu'il se feroit moquer de lui ; car on n'a plus aucune foi aux nombres de Pythagore. La Théorie physique a-t-elle contribué davantage à nous faire connoître le tems nécessaire au développement, à l'accroissement & à la maturité du fœtus humain ? Qu'a-t-elle fourni jusqu'à présent sur tout cela que de vaines conjectures, ou des assertions téméraires ?

(c) M. Bouvart ; J'admire l'assurance avec laquelle vous avez tracé une ligne de démarcation entre le naturel & l'impossible, en vous réservant la faculté de la prolonger, tant & si peu qu'il vous plairoit.

XXIV. Les plus grands Physi-
ciens conviennent de très-bonne
foi, 1°. qu'ils n'ont aucune règle
assurée pour mesurer le tems néces-
saire à la formation de toutes, ou
de chacune des parties du fœtus ;
2°. qu'entre les causes capables de
provoquer l'Accouchement, ils n'en
peuvent assigner aucune qui exige
un terme préfix pour entrer en action,
ou un tems défini pour exercer son
efficacité.

XXV. Les progrès du fœtus peu-
vent être avancés ou retardés par
différentes causes, comme la consti-
tution robuste ou infirme de la mere,
sa bonne santé, ou ses maladies,
tant aiguës que chroniques, la quan-
tité & la qualité de ses alimens, le
travail ou l'oïveté, les diverses af-
fections gayer ou tristes de l'ame,
ou sa sérénité constante ; toutes ces
causes enfin différemment combinées

B iij

22 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
peuvent occasionner dans la formation
du fœtus humain, une accélération ou
un ralentissement très-considérables,
jusqu'à faire périr assez souvent le
malheureux embryon, au moins chez
nos Dames élégantes, frivole jouet
de mille diverses passions; car pour
les femmes sauvages, espèce auto-
mate qui suit bonnement l'instinct de
la Nature, il en est tout autrement,
ces variétés ne peuvent se rencontrer
chez elles que très-rarement, comme
il s'en rencontre quelquefois même
parmi les bêtes.

XXVI. Les causes naturelles &
constantes qui déterminent l'Accou-
chement, n'acquièrent toute leur
énergie qu'à peu-près au même tems
où le fœtus atteint au dernier période
de sa maturité.

Mais cette cause conjointe qui agit
périodiquement dans les femmes,
leur permet rarement d'attendre que

les autres causes ayent acquis toute leur activité, & ne manque guères de déterminer l'Accouchement quelque tems à l'avance ; ce mouvement menstruel, plus ou moins fort dans les différens sujets, peut occasionner & occasionne tous les jours des Accouchemens à des termes si différens, qu'ils semblent faits exprès pour déconcerter tous les calculs.

XXVII. Il paroît assez probable que les mâles, généralement parlant, naissent plutôt que les femelles (N), soit parce que leur accroissement est plus prompt, soit parce qu'étant naturellement plus vigoureux, leurs mouvemens plus forts & plus brus-

(N) M. de Buffon dit, que les femmes qui ont fait plusieurs enfans assurent presque toutes, que les femelles naissent plus tard que les mâles.

M. Pannenc, Médecin à Aix, dit : *Ma femme portoit ses garçons pendant neuf mois complets, & ses filles jusqu'au dixième, & même par-delà.*

B iv

24 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
ques, excitent une plus grande irri-
tation dans la matrice.

XXVIII. Il est tout-à-fait vrai-
semblable que les jumeaux naissent
de meilleure heure encore (O),

(O) *Il est rare, dit M. Petit, qu'une femme qui a
conçu plusieurs enfans les porte jusqu'à la fin du
neuvième mois, à moins qu'ils ne soient excessivement
petits; pour l'ordinaire, elle les met au monde dans
le courant du septième mois, ou au commencement du
huitième.*

Amatus Lusitanus parle de deux Juifs jumeaux
nés au septième mois.

Valeriola avoit deux fils jumeaux nés au septié-
me mois.

Lallamant avoit deux petits-fils jumeaux nés au
septième mois.

Madame Bourfier délivra une femme de deux'en-
fans jumeaux nés au septième mois, l'un mâle &
l'autre femelle; celui-là dru & fort, celle-ci hy-
dropique.

M. Hoin rapporte qu'en 1760 une Dame ac-
couche à Dijon de deux enfans vers le cent quatre-
vingt dixième jour de sa grossesse: l'un est d'une cor-
pulence ordinaire à ce terme, il meurt sur le champ:
l'autre paroît avoir tout au plus celle d'un enfant de
cinq mois, quoiqu'il soit né dans le septième; il
tombe entre les mains d'une nourrice qui lui donne du

tant parce que leur volume, à peu-
près double, force davantage la ca-
pacité de la matrice, que parce qu'ils
ont plutôt tari la source des fucs
nourriciers.

*mauvais lait ; il surmonte pendant quelques mois ce
nouvel obstacle à la continuation de sa vie : on s'en
apperçoit encore assez tôt, pour conserver cet enfant
par une meilleure nourriture ; & en moins d'une
année, il devient fort & vigoureux, mais il reste de
petite stature.*



SECONDE PARTIE.

Recherches des faits observés.

XXIX. **L**A fin d'une Grossesse est difficile à cacher, & le commencement difficile à connoître (d). Il y a des femmes qui ne

(d) M. Bouvart; vous vous autorisez de cette incertitude même, pour donner un terme certain à la durée de la Grossesse; vous vous complaisez dans cette erreur; vous ressemblez aux Héros enchantés de nos Romans, ou à cet ancien Athénien qui s'étoit mis en tête que tous les vaisseaux qui entroient dans le port lui appartenoient. J'ai quelque scrupule de vous guérir d'une si douce manie, de rompre votre charme, mais l'intérêt de la vérité l'exige de moi.

§ Vous êtes mal fondé à dire : *La preuve des naissances*
{ M. Petit seroit fondé à dire : *La preuve du terme*
{ *supposées tardives.*
{ de l'Accouchement supposé invariable ,
est moralement impossible à établir. Cette vérité se déduit très-naturellement de l'incertitude de l'instant de l'impregnation, & de celle des signes de la Grossesse. Nos Adversaires n'ont pas osé seulement contredire celle qui regarde le moment de l'impregnation, & ils accordent pleinement celle qui concerne l'obscurité

se trompent jamais sur l'instant précis de la conception (P) ; mais celles-là sont en petit nombre : la plupart (Q) ne se reconnoissent

des signes de la Grossesse. . . . N'est-il pas évident d'abord qu'il sera impossible de constater la durée d'une Grossesse, toutes les fois que l'on n'aura pas la date précise de l'impregnation. Nous convenons cependant qu'il y a de telles circonstances, quoique peu communes, où une femme peut sçavoir le moment de la conception ; mais qu'en résulte-t-il ? Que cette connoissance { la conduit toujours à sçavoir clairement que le terme de la Grossesse, (pourvu qu'il ne soit racourci par aucun accident) sera de neuf mois quelques principes de toute bonne Logique. } particuliere ne peut jamais conduire à une connoissance générale. C'est un des premiers principes de toute bonne Logique. (p. 119 & 120.)

(P) J'en connois quelques-unes ; ce qu'elles m'en ont dit est très-bien exprimé, dans ces vers de Quillet :

. . . *Ubi conceptus certissima signa recentis
Elucet, ut qui dulcis genitalia tentat
Horror, & admissum semen testata voluptas,
Osque uteri penitus clausum. . .*

(Q) Hippocrate enseigne un prétendu moyen de lever cette équivoque. *Voulez-vous, dit-il, connoître si une femme a conçu, donnez-lui avant le sommeil une boisson d'hydromel, & si les coliques lui*

28 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
grosses qu'au bout de quelques semaines, lorsque leurs regles sont suspendues, signe encore assez équivoque; & d'autres seulement au bout de quelques mois, lorsqu'elles sentent leur enfant remuer; ce signe est le plus décevant de tous, mais quelques femmes s'y méprennent encore; enfin le volume du ventre n'est pas un signe plus assuré. (R)

prennent, c'est une marque qu'elle a conçu; s'il en arrive autrement, c'est une preuve du contraire. Mais l'expérience y a si peu répondu, que cette erreur d'un des plus grands hommes de l'antiquité, est tous les jours citée pour exemple des bornes & de la fragilité de l'esprit humain.

(R) Hippocrate dit : *Les femmes qui croient avoir porté plus de dix mois, (car je le leur ai souvent entendu dire,) se sont trompées de la manière que je vais expliquer. Lorsque leur matrice s'est engorgée de flatuosités, leur ventre (ce qui arrive souvent) se gonfle & prend du volume; alors elles croient être grosses.*

Cette explication est assez plausible, mais il est permis de douter qu'elle fût généralement applicable à toutes les femmes à qui Hippocrate avoit entendu dire, qu'elles croyoient avoir porté plus de dix mois,

XXX. L'époque de la conception, qui est la base de tout, étant si difficile à constater, ce qu'on a eu de mieux à faire a été de recueillir le plus de faits certains qu'il fût possible (S), de prendre un milieu entre

(S) Il est démontré qu'une Grossesse n'a pu être que de sept ou huit mois, lorsqu'il ne s'est écoulé que sept ou huit mois entre deux Accouchemens, comme il y en a des exemples; mais c'est presque la seule circonstance où la durée d'une Grossesse puisse être portée à ce degré d'évidence. Sur quoi, voici mon raisonnement :

Puisqu'il n'y a qu'une circonstance bien favorable qui puisse mettre hors de doute la réalité d'un Accouchement à sept mois, si on en a vu arriver dans cette circonstance unique, on a tout lieu de présumer, on peut même, sans témérité, tenir pour certain, qu'il en sera arrivé un plus grand nombre en différentes autres circonstances.

Quant aux Accouchemens retardés, on ne voit aucun moyen de s'en assurer si invinciblement, à moins qu'un Souverain ne s'avisât de fonder une Maison de retraite bien cloîtrée, pour un certain nombre de femmes que l'on recevrait prêtes d'accoucher, & lorsqu'elles seroient relevées de leurs couches, on les laisseroit sortir successivement chacune un seul jour pour voir leurs maris, après

30 *Recherches sur la durée de la Grossesse* ;
les observations différentes, d'éva-
luer par estime, les observations
vagues, & d'adopter ce terme moyen
pour règle ordinaire. Voilà com-
ment on a posé le terme du dévelo-
pement des membres du fœtus hu-
main à quarante jours (T), le terme
de son mouvement sensible à quatre

quoi, on les feroit garder avec le plus grand soin ;
tenant un registre bien exact du jour de leur sortie ;
& du jour de leur Accouchement ; un tel établisse-
ment bien entretenu, termineroit toutes les dis-
putes en moins d'un siècle. Faute d'expériences
aussi décisives, on est réduit à recueillir divers
traits de lumière épars çà & là ; à moins qu'on ne
veuille embrasser des chimères.

(T) Hippocrate prétend que le fœtus mâle se
développe plus promptement que le fœtus femelle ;
qu'au bout de trente jours toutes les parties du
corps de l'un sont apparentes, & que celles de
l'autre ne le sont qu'au bout de quarante-deux jours.
Cela peut paroître d'autant plus singulier, qu'après
la naissance on remarque tout le contraire, je veux
dire, que les filles ont plutôt pris tout leur ac-
croissement, & arrivent plutôt à la puberté que
les garçons.

Et le terme de l'Accouchement. 31
mois , celui de la naissance à neuf
mois ; le terme de la sortie des pre-
mieres dents de l'enfant à l'âge de
huit mois , & ainsi du reste : & parti-
culierement dans la femme , la pre-
miere émerfion des regles à l'âge de
quatorze ans , leurs retours péri-
odiques à un mois , & leur entiere
ceffation à quarante-cinq ans.

Mais on a d'autant plus lieu de
douter qu'aucun de ces termes foit
bien constant , que ceux dont l'objet
eft le plus fufceptible d'une obser-
vation exacte , font juftement ceux
où l'on a reconnu les variations les
plus confidérables. (V)

(V) Quoique l'on regarde l'âge de quatorze ans ,
comme l'époque la plus naturelle de la puberté dans
les femmes , tout le monde convient que fes varia-
tions d'un fujet à l'autre comprennent un inter-
valle de plufieurs années. Fontenelle rapporte que
la mere de M. Homberg le Chymifte , étoit ac-
couchée de lui à l'âge de neuf ans ; & combien de
filles font à peine nubiles à dix-huit ?

57 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*

XXXI. Tant s'en faut que l'on soit fondé par une suite de faits bien observés à assigner à la naissance de l'homme un terme constant & invariable, que même le terme moyen & ordinaire est plus difficile à constater, qu'on ne l'imagine communément (X)

Si vous remontez à la plus haute antiquité, au tems de Salomon & d'Homere, où l'on n'avoit pas encore alors d'opinion bien distincte sur ce point, ou ce n'étoit pas tout-

(X) *Ce terme de neuf mois, dit Mademoiselle Plisson, ne seroit - il point un à peu près, ou terme moyen entre sept & onze, que les anciens Naturalistes, pressés par la nécessité d'en fixer un, nous ont donné, & qui sera devenu un préjugé général? (f)*

[f] M. Bouvart, ne reconnoissez-vous dans le doute de Mlle Plisson, *ce doute philosophique* dont vous voulez (2^e. consult. p. 62) que *le Physicien soit toujours armé?* vous qui trouvez (1^e. consult. p. 30) tant de Médecins & d'Accoucheurs *trop peu éclairés pour douter & soupçonner*, & qui êtes vous-même trop peu éclairé encore, puisque vous ne savez que *soupçonner toujours, & jamais douter*, cette Demoiselle vous apprendra à douter à propos.

à-fait

à - fait celle qui a prévalu depuis.

Hippocrate, environ cinq siècles après eux, est le premier qui ait fixé le terme de neuf mois, en se faisant d'une vaine hypothèse un point de ralliement pour ses observations. (*Voyez ci-après Note Y.*)

Aristote, qui le suivit de près, ou ne prit pas à tâche de vérifier les fondemens de cette opinion, ou ne trouva rien de plus assuré à y substituer.

Tous ceux qui sont venus depuis ont admis ce terme sur parole.

Enfin M. Petit prétend en retrancher deux semaines; mais je doute qu'on s'en rapporte à ses calculs, s'il n'en démontre autrement la solidité.

XXXII. Si on confronte, si on balance sans partialité les observations, les autorités & les raisonne-

C

34 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
mens des plus judicieux Ecrivains ;
on rapportera avec assez de vraisem-
blance le terme de l'entiere formation
du foetus vers le commencement du
septième mois, son dernier point de
maturité vers le commencement du
onzième, & le terme le plus ordi-
naire de la naissance vers la fin du
neuvième mois solaire. (Y)

(Y) M. Haller , l'une des plus grandes lû-
mieres de notre siecle dit qu'il n'a pas de foi aux
fatus de cinq mois vivaces , qu'ils commencent à
l'être à six , quoique les exemples en soient bien ra-
res & difficiles à croire , que Diemberbroeck en rap-
porte un exemple , & Everard un autre qui étoit très-
petit , très-foible & qui s'éleva néanmoins , & qu'en-
fin Moller fit un traité exprès pour en soutenir un
né à cent soixants-treize jours ; qu'il n'est pas fort
rare de voir naître à sept mois des enfans vivaces ,
(g) que Fr. Sylvius cite des familles où tous nais-

[g] M. Bouvart, *des enfans*, dites-vous (p. 114) qui ont une
naissance si prématurée , à peine sur dix y en a-t'il un qui
parviene à l'âge de puberté. . . il ne faut donc point placer
les parts prématurés dans l'ordre naturel. Si vous plaisantiez
ici, en vérité vous seriez un bien mauvais plaifant ; mais
si vous parlez sérieusement, expliquez nous donc une bonne

XXXIII. Il ne paroît pas impossible que la formation du fœtus

soient à ce terme ; qu'ils sont un peu plus vivaces à huit mois , qu'il y en a beaucoup d'exemples ; que Mauriceau en cite un de trois jumeaux ; qu'ils le sont cependant bien moins à huit qu'à neuf , qui est le terme le plus naturel ; que la nature semble se jouer dans l'intervalle de peu de semaines avant ou après ce terme ; qu'Aristote a renfermé le terme de l'Accouchement entre le septième & le onzième mois , regardant comme le plus ordinaire à neuf mois un peu passés ; que lui (M. Haller) regarde comme très-rares les fœtus parfaits de onze mois , de douze mois & au-delà , & quoiqu'il cite des Auteurs en assez grand nombre qui en ont rapporté de 11 , de 12 , de 13 , de 14 , de 16 , de 18 , de 19 , de 20 , de 22 & de 23 mois , il marque n'y avoir pas grande foi ; il distingue seulement six ou sept de ces observations qui lui paroissent assez probables.

Trois hommes de génie (un ancien & deux

fois ce que vous entendez par ces paroles , l'ordre naturel. Ce dixième enfant né à 7 mois , & parvenu suivant vous-même à l'âge de puberté , si vous l'excluez de l'ordre naturel , vous le reléguez donc au rang des monstres. Pour moi j'aime mieux dire avec St. Bernard cité à ce propos dans le journal de Trevoux : il est tout-à-fait dans l'ordre qu'il arrive de tems en tems des choses extraordinaires ; par exemple de la neige en été , du tonnerre en hiver , des tremblemens de terre , des taches au soleil , des enfans nés sans bras , des hermaphrodites , &c.

C ij

36 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
soit accélérée davantage, ou sa ma-
turity retardée; mais il est impossible

modernes) se sont particulièrement attachés à interroger la nature sur ce point. Ces trois hommes sont Aristote, Harvey & Buffon. Par respect pour Hippocrate, il faudra l'entendre aussi; mais cela fait, si quelque Sophiste vient s'entre-mettre pour offusquer la question, on sera en état de lui répondre.

Aristote, le plus grand Naturaliste de l'antiquité, dit: *pendant que les autres animaux ont une manière particulière & simple de faire leurs petits (& ils n'ont qu'un seul terme pour cela) l'espèce humaine en a plusieurs; car l'Accouchement se fait au septième, au huitième, au neuvième mois, & pour le plus tard au dixième; malgré cela quelques femmes atteignent jusqu'au onzième mois.*

Harvey qui n'avoit employé ni moins de tems ni moins de sagacité à fonder le mystère de la génération qu'à démontrer la circulation du sang, a pris soin de transmettre à la postérité un fait arrivé de son tems & dans son pays, fait très-rare comme il le remarque fort bien, mais accompagné des circonstances les plus plausibles. (Voyez ci après note AA.)

M. de Buffon est parfaitement d'accord avec Aristote dans les principes, & va plus loin dans l'explication.

Le commencement du septième mois, dit-il, est le premier terme de l'Accouchement; si le fœtus est

de dire jusqu'à quel point. Les cas de cette espèce étant nécessairement fort

rejeté plutôt, il meurt pour ainsi dire sans être né; c'est un fruit avorté qui ne prend point de nourriture, & pour l'ordinaire il périt subitement dans la fausse couche. Il y a, comme l'on voit, de grandes limites pour les termes de l'accouchement, puisqu'elles s'étendent depuis le septième jusqu'au neuvième & dixième mois, & peut-être jusqu'au onzième.

Ailleurs il dit encore : *l'on n'a point trouvé de meconium dans l'amnios des fœtus de dix & onze mois qui n'ont pas respiré, & au contraire un enfant de six à sept mois rend ce meconium peu de tems après qu'il a respiré.*

Hippocrate a semblé étendre comme eux le terme de l'Accouchement depuis le septième jusqu'au onzième mois, & Galien le plus célèbre de ses Commentateurs l'a entendu ainsi. Cependant il y a apparence qu'Hippocrate comptoit les fractions de mois avec les mois entiers, moyennant quoi 280 jours, faisant neuf mois & dix jours, pouvoient se compter au moins pour dix mois & quelquefois pour onze; & une demie année, de 182 jours & demi, pouvoit, comme il le dit expressément lui-même, être comptée pour sept mois, dont cinq complets & deux incomplets. Toutes ces contradictions apparentes sont levées ainsi, comme Tardin l'a expliqué. D'un autre côté Hippocrate enseigne que *les enfans naissans à sept*

38 *Recherches sur la durée de la Grossesse ;*
rars, & les hommes capables de les
bien observer, & de donner un poids

mois peuvent vivre , & qu'à huit ils ne le peuvent pas. Cette opinion est démentie par l'expérience, & M. Hoin dit qu'il seroit aussi ridicule de la combattre que de la soutenir. Sur quoi est-elle donc fondée ? sur la raison , répond Tardin , & il prétend le démontrer. Je ne le copierai pas ici en entier ; je l'abrégerai , mais fidelement.

» Il faut, dit-il, remonter à la source de cette
» opinion , & vous la trouverez dans la puissance
» des nombres. Celle du nombre sept est admirable «. Il y a différentes manieres de le décomposer & de le combiner avec ses parties ; voici la plus importante. » Partagez sept en deux
» moindres nombres, quatre & trois ; ajoutez lui
» le plus petit des deux, & multipliez par l'autre, 7 & 3 font 10 , & quatre fois 10 font
» 40 , nous y voilà. Sçachez que la quarantaine
» passée il n'y a plus rien à craindre ni des suites
» d'une blessure quelconque, ni de la contagion de
» la peste , ni de la morsure d'un chien enragé.
» Ainsi dans le fœtus toutes les révolutions sont
» périodiques par quarantaines. Bien entendu que
» les révolutions impaires l'emportent constamment sur les révolutions paires : à la première
» quarantaine le fœtus est animé , à la troisième
» il remue , à la cinquième il est entierement
» formé , à la septième il est mis au jour. Ayant
» acquis une maturité suffisante à la cinquième

suffisant à leur témoignage, peut-être, plus rares encore, la rencontre de

» quarantaine il tente de sortir, & s'il y réussit
 » il peut vivre, quoiqu'encore foible; mais il
 » réussit rarement à naître alors, & lorsqu'il échoue
 » dans cette première tentative, il reste si abattu
 » qu'il n'est pas en état de redoubler d'efforts à
 » la sixième quarantaine, il faut se réposer jus-
 » qu'à la septième. Voilà justement pourquoi les
 » enfans qui naissent à huit mois ne sauroient
 » vivre, car huit mois font six fois quarante jours
 » Mais quand le Soleil est opposé diamétralement
 » au signe de la conception, l'influence des rayons
 » solaires.... (1) « C'en est trop: jadis on croyoit

[1] *Neque enim probabile est divinum illum viram ita absque ratione sanxisse . . . ergo ut intelligamus quâ ratione dicitur Hippocrates summum gestationis tempus septimo circuitu quadragenario concluderit . . . sicut in toto morbi decursu dies critici observandi sunt, ita in toto gestationis tempore observanda sunt septimanae, menses & circuitus quadragenarii . . . ac de septenario quidem quantâ fit ejus vis non est quod multa referam . . . nonnulli integro opere septenarii virtutes sunt profecuti; singularem numeri illius vim in fœtu demonstrat quod partes septenarii sunt tria & quatuor si igitur septenario addas ternarium fiet denarius, quem si per quatuor multiplices, consurget quadragenarius . . . quadragenarii vim deducunt Pythagorici ex eo quod numerus ille sit veluti quidam effectus resultans ex septenario & ejusdem partibus. Si quis ab accepto vulnere quadraginta diebus suppresus maneat . . . si quis cum peste infectis versatus sit, per totos quadraginta dies à communis hominum consortio arceatur, quos si in colubis peregerit . . . nonnullos à cane rabido demorfos quinquaginta novem dies absque latente veneni suspitione transmisserunt, sed accedente quadragesimo die venenata illa aurum quasi de somno sus-*

40 *Recherches sur la durée de la Grossesse;*
tels cas avec de tels hommes doit
être extraordinairement rare. Il ne

cela, depuis on en a ri, à présent on en a pitié, & je ne connois qu'un homme en France qui admire encore aujourd'hui la force des raisonnemens de Tardin, & qui voudroit nous les faire admirer aussi (h).

citata & efferata eos in rabiem egit, .. Hippocrates ita his circuitibus additus videtur, tantamque virtutem illis assignat, ut omnium mutationum rationem quæ in sætu solent contingere in circuitus illos quadragenarios referendam existimet . . . in partu natura potius operatur per circuitus impares, quam per pares, nam primo circuitu animatur fœtus, tertio movetur & quinto absolvitur, septimo debet emitti in lucem . . . hoc verò quinto quadragenario, quo fœtus suam maturitatem assecutus est . . . necesse est ad complementum partus ut completum sit & integrum anni solaris dimidium . . . provida natura primos illos recalcitrantis fœtus impetus cohibere satagit, prohibetque in quantum potest ne uterus ad illius exclusionem se accingat : fœtus igitur per frequentem illam recalcitationem defatigatus per totum sequentem quadragenarium circuitum in utero debet quiescere . . . peracto igitur sexto illo circuitu morbofo, fœtus novum alimentum novumque robur in dies assumens . . . necessario debet emitti hoc septimo quadragenario . . . manifeste ex superioribus demonstro illum non posse excedere septem circuitus quadragenarios . . . cum enim solis influxus necessarius sit ad perfectam fœtus maturationem, debet uterus rectis & fortibus radiis solaribus illustrari : hoc autem præstat sol cum è diametro respondet signo conceptionis, &c. &c. &c.

[h] M. Bouvart, vous êtes cet homme : c'est vous qui avez tiré de la poussière la dissertation de Tardin, & l'avez fait réimprimer, à fin de donner plus de poids à l'autorité d'Hippocrate; vous n'avez pas senti que rien au contraire n'étoit plus capable de l'infirmer.

Puisque le sentiment de ce grand homme par rapport à

& le terme de l'Accouchement. 41

faut donc pas s'étonner que les exemples bien avérés de naissances avant le septième ou après le onzième mois, soient en très-petit nombre. La plus précoce à laquelle on puisse ajouter une certaine foi, est à cinq mois (Z),

(Z) M. Hoin la rapporte en ces termes, dans un Mémoire lu dans une assemblée publique de l'Académie de Dijon : *M. Chauffier, Doyen des Médecins de Dijon, m'a certifié qu'il y avoit dans le couvent de la Visitation de cette Ville une Religieuse d'un âge mur, dont la naissance au cinquième mois de la grossesse de sa mere n'étoit pas équivoque.*

l'objet en question n'est appuyé que sur de telles frivolités, M. Petit paroît assez excusable de ne s'être pas mis en grands frais de dialectique pour l'attirer à lui. Puisqu'Hippocrate admet des Accouchemens à 11 mois, M. Bertin paroît assez excusable d'avoir cru qu'il les admettoit à 10 mois & 20 jours, puisque Galien qui a passé sa vie à commenter Hippocrate, l'a entendu autrement que vous, M. le Bas paroît assez excusable de l'avoir trouvé obscur. Il n'y a d'inexcusable ici que vous, M. Bouvart, qui reprenez si aigrement ces trois Messieurs à la fois (p. 10), & leur répondez si mal depuis le commencement jusqu'à la fin.

42 Recherches sur la durée de la Grossesse, & la plus tardive à seize. (AA)

(AA) Harvey la rapporte en ces termes : *il y a eu ici depuis peu une femme qui (à la connoissance de plusieurs personnes) a porté pendant seize mois un enfant, qu'elle a senti remuer çà & là pendant dix mois, & qu'enfin elle l'a mis au monde vivant. Mais ces sortes de choses sont du nombre de celles qui arrivent rarement (1).*

(1) M. Bouvart, la façon dont un si grand homme parle d'une Grossesse de 16 mois, fait un contraste tout-à-fait risible avec le ton que vous prenez (p. 65) par rapport à celles de 13 : *quoi, dites-vous, une femme aura porté trois enfans consécutivement pendant 13 mois ? il vaudroit autant dire en vérité que le soleil a rétrogradé trois fois, ou que les fleuves sont trois fois remontés vers leur source. Cela suppose un bouleversement dans l'ordre de la nature, dont la raison est violemment offensée, & à l'idée duquel il est impossible qu'elle puisse se prêter.*

La raison d'Harvey s'y prête, & la votre en est violemment offensée ! M. Bouvart, votre raison & celle d'Harvey n'ont aucune analogie ensemble ; il est heureux pour lui d'avoir sa réputation faite, & son nom gravé au temple de mémoire en caracteres ineffaçables.

Boerhaave le plus savant des Médecins modernes, étoit pénétré d'un tel respect pour Harvey, qu'il n'en parloit jamais que avec une sorte d'enthousiasme : c'est, disoit-il, *un homme incomparable . . . un genie profond . . . il n'a pu ni tromper, ni être trompé . . . son précieux traité de la génération des animaux, est autant au-dessus de celui d'Aristote, qu'un vase d'or est au-dessus d'un vase d'argile.* M. Bouvart, pourquoi êtes vous moins modeste que Harvey ?

TROISIÈME PARTIE.

Recherche des probabilités.

XXXIV. **L'**ANATOMIE des Animaux a jetté sur celle de l'Homme des lumieres de reflet qui ont beaucoup facilité ses progrès; & la physiologie du corps humain n'a pas moins profité de l'étude approfondie de tous les corps organisés, tant du regne animal que du regne végétal. Mieux on connoît une espèce, un genre, un ordre de choses, plus on est frappé des ressemblances & des différences qui en caractérisent d'autres; les connoissances se lient, s'éclairent & s'éclaircissent mutuellement.

XXXV. Il faut, av

44 *Recherches sur la durée de la Grossesse;*
possible, dans ces sortes de recherches
marcher de proche en proche, parce
que toutes les inductions qui se ti-
rent de ces analogies perdent de leur
force à proportion que les objets que
l'on compare sont plus éloignés
dans la chaîne des corps naturels. Et
même en procédant ainsi, on ne peut
encore absolument rien conclure
avec certitude d'une espèce à l'au-
tre, (1) vu l'extrême variété que

[1] M. Bouvart, vous dites (p. 109) qu'on ne voit point
pourquoi l'homme seul seroit excepté d'une règle générale établie
pour tant & tant de milliers d'espèces connues, soit dans le règne
animal, soit dans le règne végétal, & vous ajoutez que tous
ces êtres se reproduisent toujours dans le même espace de temps,
chaque selon son espèce.

Quand vous le feriez exprès, il vous seroit difficile de
raisonner plus mal. Vous supposez ce qui est en question,
& quand on vous passeroit cette supposition; quand on
admettroit votre raisonnement en entier, il ne prouveroit
rien.

1°. Cette reproduction prétendue toujours uniforme, est
une supposition bien hasardée, puisqu'il faudroit plusieurs
millions d'expériences ou d'observations exactes pour s'as-
surer de cette uniformité constante dans tant & tant de mil-
liers d'espèces.

2°. Quand on tiendroit cette uniformité pour constante
& commune à des milliers d'espèces, l'homme pourroit

Dieu s'est plu à répandre sur tout l'univers créé. On ne peut fonder sur l'analogie que des présomptions, des conjectures qui servent à abrégier les recherches en dirigeant mieux les vues pour la suite des expériences que l'on se propose.

XXXVI. La difficulté, ou pour mieux dire, l'impossibilité de scruter le mystère de la génération dans l'homme, a obligé les Physiciens à

en être excepté ; toutes les espèces créées ont entr'elles des rapports qui les rapprochent, & des différences qui les spécifient.

3°. En vain dites-vous qu'on ne voit point pourquoi cela seroit, car quand nous en conviendrions avec vous, qu'en pourriez-vous conclure? le Créateur a-t-il quelque compte à vous rendre, ou lui ferez vous un procès sur cela? en ce cas là vous en auriez peut-être plus d'un à lui faire: Et enfin voyez-vous mieux pourquoi l'Éléphant est le seul de tous les quadrupèdes qui ait une trompe? pourquoi le figuier est le seul de tous les arbres qui porte sa fleur au dedans de son fruit? pourquoi seul entre tous les animaux connus un chetif puceron se suffit à lui-même pour reproduire un individu semblable à lui, & multiplier son espèce? pourquoi les polypes, & combien d'autres espèces ont des singularités qui leur sont propres à chacune? M. Bouvart, il faudroit réfléchir un peu avant de parler.

46 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
interroger les flancs des animaux vivans. C'est à Harvey qu'on doit les premières & les plus importantes découvertes de ce genre ; le Roi Charles I, qui connoissoit tout le prix d'un tel homme, ayant sacrifié à ses expériences non-seulement des vaches & des jumens, mais jusqu'aux biches & aux daines de ses parcs. Cependant il s'en faut bien que ni Harvey, ni ceux qui l'ont suivi, ayent épuisé la matière.

XXXVII. Quoique les animaux ovipares n'ayent pas tout-à-fait tant d'affinité avec notre espèce, néanmoins les expériences étant plus aisées à faire sur leurs œufs, & les résultats plus évidens, ils ne laissent pas que de jeter un très-grand jour sur la matière en question. Et ne peut-on pas regarder les animaux même vivipares, comme portant des espèces d'œufs ? Le paquet composé du fœtus

& de ses enveloppes , est une sorte d'œuf sans coque & sans blanc, qui n'est pas plutôt mûr & fécondé que l'incubation commence immédiatement.

A l'égard des insectes , il faut avouer que des inductions tirées de si loin ne sont pas d'un grand poids; cependant il ne faut rien dédaigner.

XXXVIII. Quoique les végétaux soient d'un ordre bien inférieur encore , on a cru de part & d'autre pouvoir tirer un grand avantage de leur considération , & cela seul seroit une raison suffisante pour ne les pas omettre. Mais pour raisonner par analogie , il est important de sçavoir saisir le vrai point de comparaison , & on en est fort loin quand on compare un enfant dans la matrice à un fruit sur l'arbre.

Les Naturalistes ont donné le nom d'ovaire à la partie qui renferme les

48 *Recherches sur la durée de la Grossesse ;*
germes des fruits dans les plantes ;
par allusion à l'ovaire où se forment
les œufs dans les animaux : en effet,
les fruits d'un arbre sont ses œufs, &
les œufs d'un animal sont ses fruits.
Voilà d'où il faut partir.

Le fruit & l'œuf se forment cha-
cun dans leur ovaire, & leur point
de maturité c'est lorsqu'ayant pris
tout leur accroissement, il ne leur
manque plus que d'être couvés pour
reproduire un individu de l'espèce
d'où ils proviennent.

Le fruit couvé dans la terre, l'œuf
dans le nid, ou dans la matrice, se
décomposent, & il se forme une plan-
tule dans l'un & dans l'autre un fœ-
tus ; & le point de maturité de ceux-
ci (de la plantule & du fœtus) c'est
lorsqu'ayant reçu tout leur dévelop-
pement, il ne leur reste plus qu'à
rompre leurs enveloppes. La rupture
des enveloppes de la plantule & du
fœtus

foetus met au jour une nouvelle plante, & un nouvel animal, qui s'accroîtront successivement ; & leur point de maturité sera lorsqu'ils se trouveront en état de féconder ou d'être fécondés , & de porter des fruits ou des œufs.

De la plante provient une graine , de la graine une plantule , & de la plantule une plante nouvelle ; de l'animal un œuf , de l'œuf un foetus , & du foetus un animal nouveau ; tel est l'ordre de leurs successions respectives ; voilà sur quoi on peut fonder des comparaisons lumineuses (m).

[m] M. Bouvart, ou vous n'avez pas sçu saisir le point de comparaison, ou vous avez dédaigné de le faire. Vous avez sans cesse confondu deux opérations de la nature tout-à-fait distinctes, l'une par laquelle le fruit est formé sur l'arbre, l'autre par laquelle le fruit est détruit en terre & un nouvel arbre reproduit; & cette confusion vous a servi de base à divers raisonnemens, les uns évidemment faux, les autres également faux & obscurs.

Par exemple, vous dites, (p. 116) *l'union d'un fruit avec la branche qui le porte, nous donne une idée de l'engrainte qui unit la matrice & le placenta.* Vous devriez tou-

D

50 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
XXXIX. Il paroît hors de doute que les variations dans la durée de

gir de coudre avec un fil si grossier des idées si discordantes. Ne distinguez-vous donc point la formation du fruit sur la branche, de sa métamorphose en plantule dans le sein de la terre, où la radicule s'attache, comme le placenta, qui est la radicule du fœtus, s'attache à la matrice? ou si vous ne pouvez nier une distinction si vraie & si sensible, ne cherchez d'idée bien analogue à l'union du placenta & de la matrice que dans l'insertion de la radicule dans la terre qui est pour elle une sorte de matrice, d'où elle tire les sucs nécessaires à son entretien.

Autre exemple: vous dites (p. 110) *si l'on prend la totalité du temps nécessaire pour tous les progrès de la végétation, depuis le développement du germe, jusqu'à la maturité des fruits, il faut que la totalité de cet espace soit égale pour la plante qui a germé plus tard, comme pour celle qui a germé plutôt; & s'il s'en trouve une assez retardée pour être surprise dans son progrès par la mauvaise saison, alors ce qui lui arrive ce n'est point de mûrir beaucoup plus tard, c'est de flétrir & de tomber dans le marasme avant que d'avoir acquis le degré de perfection: de même qu'il arrive à un fœtus de venir avant terme, & de mourir toutes les fois que la mère (qui est pour lui ce qu'est la saison & la terre pour une plante), se trouve hors d'état de suffire à sa croissance, jusqu'à la fin. Quelle source d'erreurs & d'inconsequences!*

1°. Vous parlez d'abord du développement du germe jusqu'à la maturité des fruits. Il semble que ce soit sur cela que vous voulez fonder le parallèle; mais à la fin il se trouve que c'est véritablement à la terre que vous comparez la matrice; *La mère est pour le fœtus ce qu'est la saison & la terre pour une plante.* Ainsi nulle correspondance entre le commencement & la fin de votre parallèle, à moins que la mère ne soit tout à la fois l'arbre, la saison & la terre.

2°. *Il faut, dites-vous, que la totalité de cet espace soit*

& le terme de l'Accouchement.

la gestation sont moins grandes dans le reste des animaux vivipares que

égale... contentez-vous dumoins de dire comme Gareau: *c'est dommage que cela ne soit pas*; & ne dites jamais en physique, *il faut que cela soit.*

3°. S'il s'en trouve, dites-vous, *une assez retardée...* alors ce qui lui arrive, *c'est de se flétrir avant que...* soit, mais il n'est ici question que des différens degrés de retardement, & non pas d'un retardement excessif. En vain espérez-vous de nous donner le change.

4°. Vous allez jusqu'à comparer une plante *assez retardée pour être surprise dans son progrès par la mauvaise saison, à un fœtus qui vient avant terme.* Pour moi je ne connois rien qui ressemble moins au tardif que le précocé; mais si je m'amusois à développer tout le ridicule de cette assertion, je craindrois qu'il n'en réjaillit un peu jusques sur moi.

M. Bouvart, vous aviez prudemment évité de parler physique dans votre 1^{re}. consultation, & vous auriez mieux fait de vous en abstenir encore dans la 2^e. car quoique vous eussiez eu 16 à 18 mois pour repasser vos cayers, qu'est-il enfin éclos de votre cerveau? une description anatomique de la matrice, & du placenta, à quoi M. le Bas ne les a point reconnus, & je prévois que M. Ferren, M. Bertin & M. Petit ne les y reconnoîtront pas davantage, à moins que vous ne preniez le parti de démontrer publiquement cette nouvelle structure.

Quoi qu'il en soit, il paroît qu'après ce premier effort, vous avez été assez content de vous pour vous croire vraiment Physiologiste; non pas absolument comme un Boerhaave, ou un Haller qui commencent par raisonner solidement, puis quelquefois ne dédaignent pas de jeter un nouveau jour sur des raisonnemens un peu abstraits par des comparaisons plus sensibles. Une comparaison vous tient lieu de toute raison; & quelle comparaison! la vôtre ploche on ne peut pas davantage; car meme en supposant

52 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
dans la femme, par les raisons rap-
portées ci-devant. Mais a-t-on fait tou-
tes les expériences qui seroient néces-
saires sur tant d'espèces différentes,
pour assurer qu'elle soit invariable

que d'union d'un fruit avec la branche de l'arbre dût nous faire juger de l'union du fœtus avec la matrice de la femme, on n'en porteroit pas le même jugement en deux Provinces différentes. En Normandie on pourroit convenir avec vous que lorsque la mesure du suc alimentaire que le fruit pouvoit recevoir est comblée, la sève nourricière de l'arbre fait séparer le pédicule de la branche; mais en Bourgogne on diroit que cela n'est pas vrai. Les Normands en appelleroient à leurs vergers, & les Bourguignons à leurs vignobles; les Provençaux pourroient bien rester indécis entre eux, parce que l'orange tombe comme la poire à maturité, & que les olives ne tombent pas plus que les raisins. Ils n'auroient de part & d'autre ni tout-à-fait tort, ni tout-à-fait raison; vous seul avez constamment tort, de conclure sans cesse du particulier au général, pour tout embrouiller.

Les livres sacrés comparent la femme à une vigne, & vous voulez qu'elle ne soit comparable qu'à un poirier. peut-être vous le passeroit-on encore, si vous ne nous donniez pas ces prétendues similitudes pour des preuves. Mais parce que vous avez vu tomber les poires à maturité, vous comptez que les enfans doivent tomber de même, & vous en faites une loi physique: moi qui ai vu les fenêles mures rester tout l'hiver sur l'aubepine pour engraisser les merles & les grives, je dis que puisqu'on ne peut rien conclure d'un arbre à l'autre, on peut encore moins conclure d'un arbre à une femme.

dans toutes? Non, je doute même qu'on puisse l'affurer bien positivement d'aucune espèce, tandis que dans quelques-unes on a au contraire des observations qui démentent déjà le système de l'invariabilité (BB).

XL. Dans les fours d'Egypte, les œufs de poule éclosent au ving-unième jour. En Grèce, sous la poule, Aristote dit qu'ils éclosent en dix-huit jours en été, & vont quelquefois jusqu'au 25^e. jour en hiver.

(BB) Aristote a observé qu'une chienne avoit eu trois portées à des termes différens, la première à deux mois, la seconde à deux mois & demi, & la dernière à trois mois.

Quel animal plus répandu & plus à portée d'être examiné par des gens instruits que le chat ? dit Mademoiselle Piiffon. Cependant, ajoutet-elle, le tems de la portée de cette espèce est si peu connu, qu'il y a sur cet article de la variété dans les Naturalistes les plus renommés... L'Auteur de l'article Chat, dans l'Encyclopédie, & M. Valmont de Bomare disent expressément que les chates portent cinquante-six jours, ce qui fait huit

D iij

34 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*
(CC). En France la variation n'est guère que d'un jour (du 20 au 21.)

Semaines. L'Auteur de l'article Grossesse, dans l'Encyclopédie, M. Bonnet & M. de Buffon assurent positivement qu'elles ne portent que six semaines. Une chatte que j'ai, a porté sept semaines & quatre jours; mais laissons cet exemple & ne faisons attention qu'à ce que disent les Naturalistes que nous venons de citer. Entre leurs observations il y a deux semaines de différence.... d'où il résulte toujours de deux choses l'une, ou que la durée de la gestation du chat n'est pas invariable, ou qu'elle n'a pas été bien observée. Or si le terme de cet animal domestique est si peu connu, que sera-ce des animaux qui vivent loin de nous?

Les Eléphants portent ordinairement deux ans; Matthieu dit qu'il s'en est trouvé qui ont mis bas à dix-huit mois, & d'autres même à seize.

(CC) Quoique M. le Bas ait mal rendu le texte d'Aristote & M. Louis aussi, ils s'accordent l'un & l'autre à étendre le terme de l'incubation de la poule du vingtième au vingt-cinquième jour; & M. Petit est parti de leur convention en ces termes : *On convient que les œufs de poule éclosent depuis le vingtième jusqu'au vingt-cinquième jour (n).*

(n) M. Bouvart, il faut avoir perdu tout sentiment de pudeur pour oser dire après cela, (p. 113.) *qui sont ceux qui conviennent de ce fait ? nous ne connoissons que M. Petit qui en convienne avec lui-même.* De trois auteurs fort con-

Le Pere du Tertre rapporte qu'ils éclosent quelques jours plutôt aux Antilles qu'en France. On m'a assuré qu'on en avoit vu éclore un en dix-sept jours dans de la tannée, où l'on élève les plantes des climats les plus chauds. Quoi qu'il en soit de ce dernier fait, il résulte clairement de tout le reste, que l'invariabilité de la durée de l'incubation n'est rien moins que prouvée.

XLI. D'une quantité de graine de vers à soie exposée au même soleil, on voit des vers sortir de leurs œufs, les uns plutôt les autres plus tard, & la différence par rapport au peu de tems est très-considérable; mais ce qui mérite le plus d'attention, c'est

nus qui se sont exprimés au-moins aussi nettement que M. Petit sur cet article, on ne seroit pas surpris de vous en voir renier deux, sçavoir, Aristote & M. le Bas; mais que vous a fait M. Louis pour affecter de le méconnoître aussi? il plaide la même cause que vous, & parle du même ton.

D iv

36 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
que la chrysalide même, autre es-
pèce d'œuf plus vivant & mouvant,
d'où doit éclore le papillon, subira
sa métamorphose plutôt ou plus tard
suivant la chaleur de la saison & l'ex-
position du lieu, & qu'on pourra
même la lui faire différer jusqu'à une
autre année à volonté, comme M.
de Reaumur l'a éprouvé plus d'une
ois.

XLII. Quant aux végétaux, soit
que l'on considère le fruit, la plan-
tule ou la plante, ou la formation, le
développement & la génération suc-
cessive des uns & des autres, on ne
trouvera aucun fondement pour affi-
gner un terme invariable à leurs pro-
grès, d'où l'on puisse inférer par ana-
logie l'invariabilité des progrès de la
formation, du développement & de la
génération successive de l'œuf, du
fœtus humain & de l'homme. Il pa-
roit même que si l'on pouvoit con-

clure avec certitude du règne végétal au règne animal, on auroit lieu d'en tirer une conclusion toute différente.

XLIII. Lorsqu'une cause importante est débattue avec chaleur de deux côtés, rien ne forme une plus forte présomption pour ou contre, que de voir des gens sans partialité, intervenans d'eux-mêmes dans l'affaire, se ranger tous du même côté, sans avoir pu se concerter sur cela; parce que tels suffrages ne peuvent être suspects. M. le Bas & Consorts jouissent de cet avantage dans la cause présente (o).

(o) M. Bouvart, je conçois aisément que tandis que vous prêtez à M. le Bas des oreilles d'âne, (p. 11.) vous n'avez pas pû voir de bon œil qu'un M. Pannenc, Médecin à Aix, une Madame Reffatin, Sage-Femme à Nevers, qui ne vous connoissent, ce M. le Bas & vous, que par vos disputes sur les Grossesses tardives, s'empressent d'applaudir à votre adversaire, & de confirmer son jugement par le témoignage de leur expérience. Mais entre nous, Monsieur, n'aviez vous pas dû prévoir cela? quand on

XLIV. L'autorité d'un très-grand nombre d'Ecrivains cités de part & d'autre dans le cours de cette controverse merite sans doute beaucoup de considération ; cependant elle n'est rien moins qu'irréfragable , surtout étant très-peu d'accord entr'eux , & même la plûpart tout-à-fait discordans.

Ce n'est pas mal fait de compter les suffrages, parce que, toutes choses

fait profession ouverte de n'admettre ou de battre tel ou tel point, qu'autant que l'on a, ou que l'on n'a pas d'intérêt à le contredire, (p. 47.) on est autorisé à se faire bien payer des Particuliers dont on a épousé la querelle, mais on n'a aucun droit à la reconnoissance publique, & l'on doit voir sans murmure les suffrages & la bienveillance de toutes les personnes impartiales se réunir en faveur de celui qui ne se montre animé que de l'amour du vrai & du bien général de l'humanité. Vous avez tout rapporté à une cause particuliere ; M. le Bas, ainsi que M. Petit, se sont plus occupés de la chose publique, vous avez gagné de l'argent, ils ont acquis de l'honneur, chacun a rempli son objet ; il faut vous en tenir là de part & autre ; il n'y auroit désormais non plus de profit pour us à persister d'honnêtes gens, que de gloire pour eux envier le salaire du Mercenaire. C'est de vous même (p. à 07) que j'emprunte cette expression, mais avouez que je ne l'applique pas si mal.

& le terme de l'Accouchement. 33

égales d'ailleurs, la présomption seroit en faveur de la pluralité; mais le plus important c'est de les peser: trois ou quatre hommes qui ont vu & réfléchi l'emporteront toujours dans une balance équitable sur trois ou quatre cent qui ont vu avec prévention; ou disserté avec un bandeau sur les yeux (p).

(p) M. Bouzart, il me semble voir le public tenant la balance entre M. Petit & vous. De votre côté vous mettez en première ligne vos trois auteurs favoris, Mercurialis, Hoboken & Low d'Ersfeld, qui vous ont fourni de grosses injures (p. 102.) pour combattre de bonnes raisons; puis Bergerus, Lalamantius, Ruffius, Lommius, Orlobius, Dolæus, Wedelius, Nenterus, Schelhamerus, Waterus, Hambergerus, Baierus, Bohnius, &c. qui tous fixent le terme de l'Accouchement à neuf mois & quelques jours; & en seconde ligne vos nouvelles recrues, Mercatus, Deusingius, de Barre, Pardoux, Tardin, Zacchias, Hebenstreit, &c. qui étendent ce même terme jusqu'à dix mois & dix jours. M. Petit de son côté met en avant Harvey, Haller, Buffon, mais un seul de ces trois l'emporte tellement dans la balance sur tous vos sçavans en us, qu'il les fait presque perdre de vue.

On ne peut qu'être étonné que vous ayez pris la peine de rassembler cette multitude d'autorités si frêles, tandis que M. Petit vous représentoit comme *trop distrait par les occupations les plus multipliées & les plus importantes pour suivre ces détails*. Comment donc avez-vous eu le tems & la

Recherchès sur la durée de la Grossesse;

XLV. Il seroit sans doute fort à souhaiter que la loi civile & celle de la nature puissent marcher sur des lignes exactement paralleles. Mais cela est-il toujours possible ?

Si la règle ordinaire de la nature admet quelques exceptions , sans nous fournir aucun signe certain pour distinguer le cas de l'exception d'avec les cas ordinaires , comment faire ? L'ordre public n'exige-t-il pas de fixer un terme ?

Mais combien n'y a-t-il pas d'in-

patience de fouiller dans une infinité de volumes , de lire , d'extraire , de compiler , de relire quelquefois un livre tout entier pour vérifier si un passage allégué un peu vaguement s'y trouve en termes formels , ou seulement en substance ? Vous avez poussé la minutie des soins plus loin que personne n'avoit jamais fait , jusqu'à compter les mots , les liaisons , les accens (p. 11.) , pour chercher si une citation , d'ailleurs fidele , ne pourroit point être arguée sur l'orthographe , ou sur la ponctuation , si M. le Bas l'avoit puisée à la source même , ou de qui il l'avoit empruntée : digne loyer d'un si fastidieux travail ! est-ce donc ironiquement que M. Petit vous suppose tant d'occupations , tandis qu'il semble que vous ne cherchez , pour ainsi dire , qu'à tuer le tems.

'& le terme de l'Accouchement: 61

convéniens à admettre comme fixe un terme qui ne l'est pas dans l'ordre de la nature ?

Et si l'on donne à ce terme une latitude arbitraire , y a-t-il moins , n'y a-t-il pas même encore plus d'inconvéniens ?

XLVI. En fixant rigoureusement un terme, on s'expose à faire un tort inexprimable à des femmes très-vertueuses , & à des enfans très-légitimes , que l'on privera tout à la fois de leur patrimoine & de leur état.

En ne fixant rien , on se réduit à en croire les femmes sur leur parole , & partant on s'expose à être souvent trompé par elles (DD).

(DD) *Il faut convenir , dit Harvey , qu'il y a beaucoup de femmes rusées & trompeuses , qui , poussées par l'appas du gain , ou par la crainte d'être punies , ou deshonorées , font semblant d'être grosses & se parjurent. On sçait aussi que d'autres se trompent , en se croyant grosses , sans l'être.*

*5** *Recherchès sur la durèe de la Gròsse;*

En donnant une certaine latitude au terme legal, 1°. On n'évite absolument ni l'un ni l'autre écueil; car même en introduisant quelques bâtards, dans les familles, & protégeant quelques femmes adultères, on n'assure pas l'état de tous les enfans légitimes, ni l'honneur de toutes les femmes sages. 2°. Il en résulte encore un autre mal, c'est que le public se prévenant en faveur d'un terme qu'il croira établi sur une base solide, & avec toute l'amplitude qu'elle peut comporter, lorsqu'il sera une fois imbu de cette fausse opinion; pour peu que la nature vienne à franchir des limites qu'elle ne s'est point prescrite elle même, la femme la plus sainte & la plus fidele perdra sans ressource ou la confiance d'un époux chéri, ou si elle a eu le malheur de lui survivre, elle ne sera regardée qu'avec horreur des personnes les

plus équitables, & la note de la plus affreuse infamie la suivra jusques dans le tombeau (EE).

Cette idée fait frémir ; & quel moyen de prévenir de tels malheurs ?

XLVII. La crédulité & l'incrédulité ont chacune leurs inconvéniens : pour avoir cru sa femme Thésée perdit son fils, Priam perdit sa

(EE) *Il est connu dans cette Ville (de Dijon) dit M. Hoin, qu'une vertueuse Dame craignoit que sa réputation ne souffrît de la naissance de son premier enfant bien constitué dans le septième mois de son mariage, jusqu'à ce que celle d'un second enfant en aussi bonne santé arrivée au même terme après le mois des premières couches, eût mis sa vertu à l'abri de tout soupçon.*

Il existe actuellement à Paris une femme respectable, qui se dit très-certaine d'avoir porté un enfant treize mois. Plusieurs Médecins de cette Ville tiennent ce fait de sa propre bouche, & lui en ont fait expliquer toutes les circonstances. Mais au milieu d'une controverse si animée, peut-on proposer ni à cette Dame, ni à aucune autre de venir se mettre entre deux feux ?

64 *Recherches sur la durée de la Grossesse ;*
patrie pour n'avoir pas cru sa fille.

Rapportons-nous-en à la sagesse du Souverain pour balancer mûrement tous les divers inconvéniens, & pour en prévenir la plus grande partie par des loix équitables, en opposant les barrières les plus fortes aux abus les plus crians.

Laissons aux Magistrats, dépositaires de son autorité, à faire l'application de ces loix dans les cas litigieux avec toute la rigueur qu'elles enjoignent, ou la faveur qu'elles permettent, suivant l'exigence des circonstances particulières que le Législateur, même en les prévoyant, n'a ni pû ni dû comprendre dans une règle générale.

Notre rôle à nous ; Physiciens & Médecins, Chirurgiens & Sages-Femmes, c'est 1°. de fournir aux Législateurs, aux Magistrats, des faits vrais & dignes de toute leur confian-

ce.

ce. 2°. De respecter toutes les Loix civiles, depuis la *Loi des douze Tables*, jusqu'aux *Coutumes de Beauvais & de Bourges*. Mais il y auroit plus que de la témérité à vouloir adapter l'ordre physique à l'ordre légal, & interprêter la nature ici suivant le Droit coutumier, & là suivant le Droit écrit (FF).

(FF) Quoique suivant l'axiome de droit, *patet est quem nuptiæ demonstrant*, il faille tenir pour légitime tout enfant né dans le mariage, il n'en est pas moins vrai dans le fait qu'il peut en naître plusieurs en fraude de la Loi; & au contraire, quoique le *Droit Civil* ne veuille pas reconnoître pour légitime le part de onze & de douze mois, il peut en certaines circonstances être tenu pour légitime suivant les principes de la Médecine, comme Techmeier le dit fort bien (r).

(r) M. Bouvart, Techmeier ne dit pas *ex principiis Medicorum*, il dit, *ex principiis medicis*; j'ai cru que cela signifioit, suivant les principes de la médecine; mais je soumets ma traduction à la vôtre. Que l'on pese bien ces paroles, dites-vous (1^e. consult. p. 21.), cela veut dire suivant les principes, & pour parler plus clairement suivant le système & les hypothèses de certains Médecins. O l'habile homme! personne n'entend le latin comme vous! mais dussiez-

E

66 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,

Etudions assiduellement le grand livre de la nature, tâchons d'étendre le cercle étroit de nos connoissances, ou du moins d'en tracer les limites,

vous dire de moi, comme vous avez dit de M. Petit (2^e. consult. p. 101.), que *ces deux mots d'éloge ne m'échappent qu'à regret*; je suis fâché de ne pouvoir pas m'étendre davantage sur vos louanges; vous voudriez qu'on ne se lasse point de vous applaudir, & vous ne nous fournissez de ligne en ligne que toujours nouvelle matière à reproches de plus en plus graves.

Suivant Techmeier, le droit civil a plus restreint ce qui l'étoit moins dans la nature; vous au contraire vous soutenez avec toute l'opiniâtreté qui est en vous, que le terme de la Grossesse est *invariablement fixé à neuf mois*: mais *par indulgence* vous voulez bien vous conformer aux auteurs qui accordent jusqu'à dix mois & dix jours, en donnant de la latitude par-delà les bornes que la nature a établies. (2^e. consult. p. 26.) Vous me faites rire avec votre *indulgence*, M. Bouvart; est-ce qu'il vous appartient de remuer des bornes établies par la nature? & supposé que vous en eussiez le droit, pourriez-vous en faire un plus mauvais usage que de lâcher la bride à la licence pendant un mois entier? On voit que dans tout ceci vous n'avez consulté ni les lois de la nature, ni celles de l'équité. D'abord vous ne donniez au Créateur que neuf mois & dix jours pour nous faire, à présent vous lui accordez dix mois & dix jours, non que vous pensiez qu'il en ait besoin, mais sans doute afin de laisser un mois aux jeunes veuves pour se divertir. Pour moi si je pensois que *saine ne puet porter enfant plus de trente-neuf semaines & un jour*, comme dit Beaumanoir, je crierois de toutes mes forces pour qu'il ne fût pas accordé à la faveur un demi jour en sus.

ne nous vantons point de voir clair où tout est obscur , craignons de tromper ceux qui nous interrogent , craignons de nous faire illusion à nous-mêmes ; la certitude , la probabilité ont leurs degrés , le doute , les ténèbres même ont leurs nuances , il ne nous convient ni d'exagerer les unes ni de dissimuler les autres , sous tel prétexte que ce puisse être.

XLVIII. Quoique l'on ait fait depuis deux siècles beaucoup plus de progrès dans les sciences naturelles que l'on n'en avoit fait jusqu'alors , c'est encore bien peu en comparaison de ce qui reste à faire. Le champ de la nature est immense , & à peine en a-t-on défriché quelques portions.

Avouons de bonne foi que ce sujet de la durée de la grossesse est un de ceux qu'on peut regarder comme

E ij

68 *Recherches sur la durée de la Grossesse*,
presque encore tout neufs (f) ; mais

(f) M. Bouvart, vous dites (p. 119.), *si les Accouchemens tardifs étoient si peu rares que veulent le persuader nos adversaires . . . les Médecins auroient saisi les occasions d'observer à quelles marques on pourroit connoître qu'un Accouchement sera tardif, & depuis que la médecine existe, & qu'on a décrit les signes diagnostics & prognostics de chaque maladie, on auroit une description complete de ces signes.* Cet argument est captieux, mais il n'a pas la moindre solidité ; j'y vois plusieurs choses à reprendre, je me bornerai à deux réflexions.

1°. Vous n'aviez pas besoin de faire une si grande dépense d'esprit pour prouver que les Accouchemens tardifs sont rares ; personne, que je sçache, n'a dit qu'ils fussent communs. Voici les propres paroles de M. Petit : *nous ne nous sommes proposé autre chose que d'établir que la regle peut souffrir, & souffre en effet quelquefois des exceptions : nous sommes déjà convenus que ces exceptions sont rares.* C'étoit donc à vous, M. Bouvart, à prouver que la regle ne souffre point d'exceptions, ou pour me servir de vos termes (p. 110.), il vous falloit démontrer la *constance & l'invariabilité* de la nature à cet égard.

2°. Dire que si les Accouchemens tardifs n'étoient pas fort rares, on auroit une description complete des signes diagnostics & prognostics de ces retardemens, c'est supposer que votre art a atteint au comble de sa perfection ; cependant vos Confreres n'en reçoivent pas encore les complimens ; voyons donc si on en a de particuliers à vous faire. Comme je ne connois point les petites ruses de guerre, je vous attaquerai par le côté où vous devez être le plus fort.

M. Tronchin ayant publié un traité sur la colique que l'on appelle de Poitou, des Potiers, ou des Peintres, vous le critiquâtes en 1758 avec une dureté sans exemple ;

espérons qu'il fera éclairci tôt ou tard.

vous le prîtes sur le ton d'un Dictateur, comme ayant fait une étude particulière de cette maladie qui n'est pas rare dans les grandes Villes, ayant été assez long-tems Médecin de l'Hôpital de la Charité qui est l'endroit du monde où il y a une plus grande affluence de ces sortes de malades, & les ayant traités avec le plus grand succès.

Ces succès étoient fort exagérés, il est aisé d'en faire la vérification sur les registres, elle a été faite, & nous la referons ensemble quand vous voudrez; mais en attendant, voici un point sur lequel vous serez jugé d'un bout de la terre à l'autre sur la simple lecture de votre ouvrage.

Vous y adoptez sans réserve la routine, car on ne peut pas dire la méthode de M. Dubois, que vous aviez suivie aveuglément dans votre pratique à la Charité. C'est-à-dire que, sans daigner seulement vous informer si la maladie est causée par le plomb, le cuivre, le vif-argent, le cinnabre, l'éméri, le cobalt, l'orpiment, l'arsenic, ou autres substances minérales fondues, pulvérisées, ou autrement travaillées, maniées ou respirées, en quelle quantité, ou pendant quelque tems; quels sont les symptômes particuliers de la maladie, si elle est commençante ou déjà avancée, & si on n'y a encore fait aucuns remèdes, ou si on en a employé de bons ou de mauvais, qui aient adouci ou irrité la violence du mal; si c'est une première maladie, ou une récidive, de cause ancienne, ou nouvelle; tout cela ne vous inquiète nullement.

Sans avoir égard à aucune des réserves prescrites par M. Tronchin, dites-vous (p. 85.), dès qu'un malade est arrivé, on lui donne un lavement fait avec la décoction de deux gros de senné, & autant de pulpe de coloquinte, &c. sept ou huit heures après on lui fait prendre un autre lavement de parties égales d'huile de noix & de vin rouge. Autrefois on donnoit le lendemain une dose du fameux Mosblique fait avec le su-

70 *Recherches sur la durée de la Grossesse,*

cre & le verre d'antimoine : mais aujourd'hui qu'on ne prépare plus ce remède comme on le faisoit ci-devant, & que d'ailleurs son action est plus ou moins grande, suivant la manière de le faire ; les Médecins de l'Hôpital, pour éviter tout inconvénient, y substituent trois, quatre, cinq ou six grains de tartre émétique.

A la façon dont vous parlez du mochlique, on voit que vous ne sçavez pas les premiers élémens de la pharmacie chimique, car vous ne feriez pas dépendre l'inégalité d'action de ce remède de la différente manière de le faire ; cette infidélité lui est essentielle : qu'on suive à la lettre la recette que vous en donnez vous-même dans une note au bas de la page ; qu'on charge M. Rouelle de l'exécuter ; il ne se fera jamais une véritable combinaison du sucre avec le verre d'antimoine, ce ne sera qu'un simple mélange, toujours d'autant plus imparfait que l'inégale pesanteur de ces deux ingrédients fera nécessairement affecter le fond du poëlon au verre d'antimoine plus qu'au sucre qui sera rejetté vers les bords, & quelque soin que l'on ait de les bien remuer, la distribution n'en sera point assez parfaite pour qu'on puisse se promettre que deux doses égales, par exemple, de trente grains chacune, agiront avec la même efficacité. On a donc eu grande raison d'y substituer le tartre stibié, dans lequel ce même verre d'antimoine est tellement combiné avec le tartre, qu'il en résulte un sel neutre, dont deux doses égales, par exemple, de quatre grains chacune, ont toujours précisément le même degré de force, & différent aussi peu entr'elles, peut être moins que deux gouttes d'eau de la même source. On ne voit donc rien autre chose qui puisse vous faire regretter le mochlique qu'une grande ignorance des principes de la chymie, & un singulier attachement à l'empirisme.

Mais c'est-là le moindre grief ; ce qu'on a sur tout à vous reprocher, & de quoi vous ne vous laverez jamais, c'est de ne prendre d'autre date dans cette maladie que celle de la réception à l'Hôpital. J'ai vu le Frere Augustin, j'ai vu M. Keiser administrer plus méthodiquement, l'un son remède contre l'hydropisie, l'autre ses dragées antivénériennes, & vous vous donnez pour un

grand Médecin, & vous traitez M. Tronchin avec des airs de mépris! Voilà ce qui me paroît inconcevable.

Quelqu'un, qui sans avoir suivi l'Hôpital de la Charité, a écrit de cette colique en Médecin, c'est M. Astruc; & quelqu'un qui a réuni sur cet objet une saine théorie avec une heureuse pratique, c'est M. Bordeu. Oui, M. Bouvart, je ne puis m'empêcher de vous le dire; lisez, relisez, méditez assiduellement la these de ce Médecin sur les eaux minérales d'Aquitaine, & notamment à la page 23, vous y apprendrez que les coliques des Peintres ne doivent pas être traitées si empiriquement, parce qu'elles ont constamment trois tems, ou états successifs, qui exigent des secours appropriés à chacun. Personne, que je sçache, n'avoit si bien saisi la marche de cette maladie avant lui. Vous pourrez apprendre encore dans les ouvrages de ce M. Bordeu d'autres choses non moins importantes, tant sur le scorbut que sur diverses autres maladies, dont je vous conseille de faire votre profit.

F I N.